

# LE FANTOME DE LA ROCHE

suite

—Mais, mon ami, si j'écoutais ainsi tout le monde, il me faudrait fermer boutique avant la fin de la semaine. Pour ne pas me ruiner, j'ai dû établir une règle sévère, et je ne puis m'en départir.

—Allons ! M. Fraser, un peu de pitié pour l'amour de Dieu ; je n'ai pas d'autre garantie à vous donner que ma parole ; mais soyez sûr qu'elle vaut celle du roi de France, et mort ou vif, je vous payerai ce que vous allez m'avancer !

—Si je savais que tu serais discret je ne dis pas encore ; mais en route, on parle, il faut bien se vanter un peu quand on n'a plus rien à se dire, et ce que je ferais pour toi, il me faudrait le faire pour d'autres. A ce compte, toute transaction serait impossible, et il n'y aurait pas de commerce pour te nir debout pendant six mois.

—Voilà les bateaux qui partent : allons ! un bon mouvement, M. Fraser ; je n'en dirai rien, je vous le promets.

—Mais si tu allais te noyer en route Martial ?

—Je vous l'ai dit, M. Fraser : mort ou vif, je vous paierai.

Mon oncle Augustin était un brave homme au fond. Il décrocha proprement ce que Dubé lui avait demandé en fit soigneusement un paquet et le lui mit sous le bras, tout en lui versant un verre de rhum.

—A ton bon voyage, Martial.

—Merci, capitaine, merci : en craignez rien, serais-je au fond du purgatoire je reviendrais vous payer.

111

## MARTIAL PAIE SA DETTE

—Prendrez-vous du thé, chevalier ? voyez comme il est chaud et parfumé. Si vous essayez une fois de ce breuvage, je parie que vous ne pourrez plus vous en passer.

—Capitaine, vous êtes un tentateur ; vous autres, Anglais, vous ne vous mêlez pas assez des Chinois qui se vengent de notre commerce d'opium, en vous servant en retour un énervant qui entre comme base de toutes vos maladies, le "spleen" par exemple.

—Un Français n'est pas autre chose qu'une agglomération de préjugés, chevalier. Je vous exempterai du thé, mais à une condition, mon vieil ami ; c'est que vous allez goûter à ce whisky que je me propose de faire mettre en bouteilles demain.

—Ah ! pour cela, volontiers ! il est bon, et vaut cent fois cette guilive que l'on nous a donnée en ration sur les plaines d'Abraham. Vous vous rappelez, capitaine, le maître coup-d'épée que votre serviteur vous prêta en ce jour historique ?

—Comment, si je m'en souviens, M. de Lacorne ! sans la boucle d'argent qui retenait mon "plaid", vous étiez en train de me désarticuler l'épaule ! Ah ! vous êtes aujourd'hui la cause d'une série de rhumatismes qui me tombe dessus à chaque saut de température, et vous m'avez métamorphosé en un douloureux baromètre !

—Bah ! vous avez le remède à côté du mal ; vous n'aurez qu'à choisir au milieu des chaudes flanelles de votre étalage pour vous soigner à point ; à votre santé vieux richard !

—Vous en parlez à l'aise de mes flanelles, chevalier ! Si un marchand se servait comme cela, que resterait-il à la cleintèle ? Dans le triste état où se trouve le pays, il faut économiser.

—Mais c'est vous, capitaine Fraser, qui prenez vos aises, en parlant d'un pays que vous et les vôtres avez dévasté, pillé, incendié ; puis, en fin de compte, acheté et soldé. Dieu merci, vous ne nous avez pas conquis ; car il y avait de bonnes lames ici, ajouta M. de Lacorne, en frappant distraitement sur sa jambe, croyant y rencontrer encore le fourreau de sa fidèle épée d'autrefois.

—Heureusement que je la

connais, celle là ; et je parie rais que c'est encore le nom de ce pauvre capitaine de Vergor qui va revenir sur le tapis. Vous, chevalier, de grâce, calmez vous ! Nous ne sommes pas aussi ogres que vous le croyez envers vos compatriotes, et tenez, je veux bien vous faire une confidence. Moi qui vous parle en ce moment, j'ai fait une chose qui ne m'est arrivée de ma vie ; j'ai avancé sur crédit, et cela à un Canadien-Français !

—Pardine la belle affaire ! nous prenez-vous pour des escrocs de New-Market ; Dieu merci, nous payons nos dettes, nous ; le pays tout entier dut-il y passer.

—Vous serez toujours intraitable, chevalier, et pourtant il va falloir m'écouter, car je me suis mis en tête de vous raconter mon histoire.

Et il se prit alors à dire à M. de Lacorne ce qu'il avait fait pour le pauvre Martial Dubé. A mesure que mon grand oncle parlait, le chevalier laissait échapper de nombreuses marques d'assentiment ; puis, quand il eut terminé son récit, il essuya tristement une larme, et dit en se levant brusquement :

—M. Fraser, je veux faire quelque chose pour cette pauvre vieille dame Dubé. De main, je vous apporterai cent livres, et en attendant je vous souhaite le bonsoir.

—Hourrah ! pour le chevalier, cria le capitaine Fraser, en le reconduisant vers la porte ; je m'associerai à votre autant ! Bonne nuit au revoir, cher Samaritain !

Il se faisait tard, lorsque les pas du chevalier commencèrent à se prendre sur le pavé de la rue Notre-Dame. Onze heures sonnaient à l'horloge de l'épicerie du coin, et le capitaine, après avoir jeté un regard dans l'obscurité de dehors verrouilla, forcément sa porte, essuya du revers de sa manche la vitre de la petite lanterne qu'il tenait à la main, et, avant de monter se coucher, commença l'inspection qu'il faisait chaque soir, dans son magasin.

Ballots de marchandises fraîchement arrivés d'Ecosse, boîtes à thé venues de Chine, méllasses et guildives des Iles, eaux-de-vie de France, toutes ces bonnes choses de son commerce défilaient tranquillement sous le rayon pacifique de la lanterne de mon oncle. Partout l'ordre régnait : la nuit promettrait d'être tranquille ; à la porte résonnait le pas cadencé d'une patrouille, et de temps à autre arrivait un cri de détresse, poussé par le passant tardé, que les matelots "pre-saïent" pour recruter la marine de S. M. Britannique, représentée en ce moment par deux gros vaisseaux de ligne ancrés dans la rade de Québec.

Pas un voleur ne rôdait aux environs, et l'oncle Fraser satisfait de sa promenade nocturne se disposait à aller se mettre au lit, lorsqu'en dirigeant un dernier rayon de lumière vers son comptoir, il aperçut assis sur un ballot, la tête tristement appuyée dans une de ses mains, son ancien client, Martial Dubé.

—Diable ! que fais-tu-là, mon garçon ? balbutia la voix mal assurée de M. Fraser.

—La vie est un rêve, capitaine, et pendant que je vous parle, mon pauvre corps roule au fond de la baie de Ste-Croix. Je me suis noyé à dix heures, cette nuit, et je viens vous payer, M. Fraser.

De grosses sueurs froides perlaient du front de mon oncle ; sa main tremblait, et les yeux écarquillés, il regardait le spectre avec une telle épouvante qu'il comprit ses paroles sans les entendre.

Les esprits sont ainsi faits ; ils peuvent nous parler sans qu'aucun son vienne frapper l'oreille humaine.

—N'ayez pas peur de moi, M. Fraser, continua l'imperceptible voix du spectre. Les morts ne savent plus commettre le mal, et la méchanceté ne se trouve que sur la terre des vivants. D'ailleurs, je vous aime. Vous le savez, capitaine, et tout à l'heure, quand vous vous êtes dérangé avec M. de Lacorne pour venir en aide à ma pauvre mère, j'étais là, qui vous écoutais. Les défunts, les pauvres défunts, se mêlant constamment aux actes et aux pensées des hommes ; ils voient, comprennent et jugent tout. Leur esprit est délié de toute enveloppe matérielle, et votre bonne action me fait du bien, puisque votre générosité met à l'abri les quelques jours d'expiation que ma mère doit encore passer sur terre.

Quant à ma dette, voici comment vous serez remboursé : J'ai laissé dans un coffre, à la Pointe Lévis, quelques effets qui sont de bonne vente. Prenez sur le produit l'argent qui vous revient de droit, et avec le reste faites moi dire des messes.

La voix s'éteignit peu à peu dans un murmure confus, et mon oncle, les cheveux collés sur les tempes à force d'avoir sué sous le poids de la peur, se releva seul dans son magasin.

La petite lanterne sous de lui montrait toujours le ballot où Martial s'était assis ; mais le mort s'était évaporé avec la voix sépulcrale, et on n'entendait plus que le trottement des rats sous le plancher.

Alors M. Fraser regagna lentement, à reculons, la petite porte qui menait à l'escalier. Là, il se prit à grimper les marches quatre à quatre, et quand il fut bien peletonné sous ses couvertures, le grand-fante l'entendit murmurer entre deux verseis du "De profundis".

—Ah ! ma bonne Luce ! Martial Dubé vient de me confier des choses que je ne te dirai qu'à l'heure de ma mort.

IV

## LE FANTOME DE LA ROCHE

Depuis longtemps le corps de ce pauvre Martial Dubé s'était dissous, et avait disparu sous les vases de la Baie de Ste-Croix.

Les biens de la terre continuaient à combler mon oncle de leurs faveurs : la prospérité débordait autour de lui, et son commerce l'avait mis à même d'acheter une belle et grande propriété située dans le bas de Beaumont.

Là, il vivait heureux et honnête ; ses capitaux étaient utilisés de manière à ne semer que l'amour et les joies du travail. Il s'appliquait surtout à donner un véritable cours d'agriculture pratique aux paysans, et chacune des grosses récoltes qu'il engrangeait prouvait plus contre la vieille routine que n'importe quel argument. Les saines leçons qu'il avait puisées dans ses champs d'Ecosse le servaient à ravir, et chaque année mon oncle s'enrichissait à vue d'œil, si l'on en croyait les belles lucarnes, les blés magnifiques et les seigles de la plus belle pousse, que vers l'automne il s'en allait gaiement échanger à la ville contre du bon or anglais.

On était alors vers le 21 octobre 1779 ; mon oncle venait d'avoir 41 ans, et comme il savait profiter de tout et ne regretter jamaï au lendemain ce qui pouvait le faire le veille, il était dans son champ et donnait des ordres pour le faire labourer.

L'été des sauvages arrivait, et ce matin-là, le temps s'était révéillé superbe pour la charrue et pour les boeufs. Leurs grands naseaux fumants, humaient à délices les chaudes éillures qui sortaient du sol ; au loin la nonnette et la mé-sange jetaient leurs cris plaintifs dans les feuilles qui, avant de mourir, se disaient frileusement sous leurs couleurs vives et pleines du jeu des lumières. On aurait dit qu'un souffle de printemps passait sur la prairie ; l'insecte bruissait sous l'herbe jaunée, le vent était tiède, le soleil chaud, et pourtant toute cette nature allait mourir et disparaître avant un mois sous un épais linceul de neige.

La terre ressemble dans nos climats du nord à l'homme vieilli ; l'une renaît et meurt sous les baisers du soleil ; l'autre, parti de l'enfance, s'en retourne vieux et chancelant par l'enfance, et l'une est un enseignement pour l'autre.

Or, après avoir donné ses ordres, mon grand oncle descendait vers un petit vallon, où coulait une source d'eau vive.

Il dut s'y rafraîchir. Une demie heure après, Pierre Touchet, qui guidait les boeufs le vit repaître et se diriger vers sa maison.

Il était pâle, et lui qui d'ordinaire marchait si alerte et si droit, il s'en allait distraitemment, la tête penchée et les mains derrière le dos.

Pierre eut à quelque chose d'extraordinaire et, laissant sa charree, il se prit à le suivre à distance pour voir ce qui allait se passer.

M. Fraser gravit lentement les marches de son perron. Sa femme et son fils étaient à la porte qui balayait l'entrée ; il la baissa au bout et décrochant le cor qui lui servait à rappeler les hommes du travail, il se prit à le sonner vigoureusement.

Debout sur le seuil de son manoir, le capitaine Fraser semblait à une apparition de sa jeunesse disparue.

C'était ainsi qu'il devait sonner l'hallali du cerf, au fond des gorges sauvages de ses montagnes du Moïven ; calme et impassible, c'était ainsi qu'il devait redresser sa haute stature sous la pluie de balles que le Royal Roussillon et le Royal Argouleme faisaient grêler sur les rudes montagnards de son régiment, au terrible jour de la bataille des plaines d'Abraham.

Tout le monde courait à travers champs ; on les voyait venir à qui mieux mieux, croyant trouver la maison ou les bâtiments en feu ; mais le capitaine Fraser, sans répondre aux questions, sonnait toujours du cor jusqu'à ce que Louis Vallières, le dernier arrivé, eût mis le pied dans la salle où d'ordinaire les travailleurs mangeaient.

Alors il ferma la porte, se fit apporter un fauteuil, et faisant assis tout le monde, leur dit :

—Mes enfants, j'ai tenu à vous réunir ici pour vous dire combien je suis heureux de vous voir tous assidus au travail et aimer l'agriculture. Continuez ; votre pain se gagnera toujours honnêtement, et vous vous a suerez une vieillesse honorée. Je n'ai pas cessé de songer à votre bien-être, et quand je ne suis plus là, mes héritiers ont ordre de vous traiter avec la même sollicitude. Maintenez bien, veuillez me pardonner, les choses que j'ai vu à votre service de vous ; l'honneur et le bien-être, et bien des fois j'ai pu vous l'être par ma sévérité ; à mon d'hui l'honneur de l'ordre se venge. Ne cessez pas d'être doux et bienveillants pour vos semblables. Tout est

recompensé en ce monde et parce que jadis je fus bon envers un nécessiteux, je viens de recevoir une grâce inespérée.

Dieu a permis que je fusse à votre service, et au soleil couchant je dois mourir.

Martial Dubé m'est apparu sur la roche du vallon ; il m'a dit que tout était fini, et je n'ai que le temps de me préparer. Adieu au plus vite. Touchez ! et va chercher M. Duchesneau, notre curé.

Pierre se mit en route pendant que tout le monde pleurait, et que ma grand'tante ne savait plus où donner la tête.

Seul, au milieu de tout ce monde en sanglots, mon oncle conservait son sang froid ; il donna ses dernières instructions, écrivit quelques lettres à ses parents d'Ecosse ; puis, quand le curé fut arrivé, ils s'enfermèrent tous deux, et Dieu seul sut ce qui se passa entre ces deux hommes. Seulement, lorsque l'abbé sortit, on m'a rapporté qu'il avait les yeux pleins de larmes, pendant que le front de mon grand oncle rayonnait d'une sérénité angélique.

Cependant le jour baissait : c'était en octobre ; cinq heures allaient sonner, et le soleil partait vers cette heure là. Mon oncle fit rouler sous son grand fauteuil auprès de la fenêtre qui regardait l'île d'Oléans et les Laurentides ; il murmura quelque chose à l'oreille de sa femme ; puis, reposant sa main gauche dans celle de sa grand'tante, de l'autre il se prit à bénir ses enfants à genoux auprès de lui.

En ce moment le soleil plongeait sous l'horizon et mon oncle l'aperçut inclinant légèrement la tête, remit son esprit sur les mains du Créateur.

Depuis lors, chaque fois qu'un bon Dieu doit mourir, le fantôme de la roche lui apparaît.

J'ai vu demain quatre-vingt ans mon enfant, et l'herse terrible doit bientôt sonner pour moi. Mais ferme et sans peur, j'attends sans trembler ; car bien que je ne sache pas le latin, je commence à croire que mon père était sage lorsqu'il nous disait qu'Horace n'avait pas tort d'écrire :

—On s'attendrit toujours davantage, et l'on devient meilleur avec les années !

V

## SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand'mère est morte, et si pendant tout ce temps-là l'oubli et le cimetière creusent silencieusement leurs ruines, moi, j'y pense toujours avec amour.

Je la revois encore, au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème de cheveux blancs me regarder de son oeil gris et serein, et s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement clopin-clopin, le grand fauteuil en cuir de Russie, d'où elle savait causer avec tant d'esprit et d'indulgence sur les douces choses du passé, et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand'mère ! dire que vous nous avez quittés depuis huit longs mois ! et cela, malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre chaise à peine refroidie, et pourtant rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul ici, ce soir, grand'mère. Il vent de dehors, et la pluie tombe froide et serrée au cimetière.

—Allons ! revenez auprès de moi ; tisonnez le feu qui s'e-

teint et asseyez-vous là, bien en face de moi. Personne ne nous dérangera ; car j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causons en doux tête-à-tête, et contez moi une longue histoire bien horrible, telle que je faisais si peur dans le temps ! vous en souvenez-vous, grand'mère ?

Hélas ! rien ne me répond plus, et la voix aimée s'en est allée où sont les neiges d'autans.

Seul ? je reste essayant à percer de l'œil l'avenir noir qui s'étend devant moi, jusqu'au jour où à mon tour, je serai conforté et consolé par la bienveillante apparition du fantôme de la roche

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.  
Fin

## PENDLETON'S

### PANACEA

Internally for  
Cramps, Pains, Colic, Coughs  
Colds Chills, Night Sweats, Palpitation of the Heart.  
Sure cure for  
SUMMER COMPLAINT, CHOLERA  
DYSENTERY.

externally for  
Cuts, Burns, Lame back or  
Side, Rheumatism, Neuralgia,  
Sprains, Headache, Toothache  
Best Family Medicine on earth  
Price 25 Cents

—000X000—  
Ask for Pendleton's. Take no other.

Sales for 1895 -168,327 Boxes  
Our Native Herbs

—The Great—  
BLOOD PURIFIER  
—AND—  
LIVER REGULATOR  
90 days' Treatment for 1.25  
Composed of  
Herbs, barks and Roots.

And will positively cure all Diseases arising FROM IMPURE BLOOD Each Box of "Our Native Herbs" contains a printed guarantee to cure all of the above Diseases or the Money will be refunded  
Sold only by  
NEIL MCKINNON  
Box 286  
Summerside, P. E. 1. Can.

## TOBACCO

—00X00—  
T. B. RILEY  
—MANUFACTURER OF—  
Plug, Twist, Fancy  
Smoking & Chewing  
Tobaccos  
—00X00—

If you will have a good smoke or chew call on the trade for Riley's Tobaccos. They are reliable, uniform, and guaranteed to give satisfaction. Get our prices before placing your orders elsewhere.  
Charlottetown, P. E. I.  
Jan 16 '95

## BARBERS' SHOPS

Should be up to the times.  
All shops are now being fitted with the latest.

### Climax Barber Chairs

—and—  
JONES BROS WALL CASES  
Send for price list  
JONES BROS & CO  
BARBER SUPPLIES  
TORONTO ONT  
P. E. 1. Agent :  
Mark Wright & Co.  
Charlottetown

50 YEARS' EXPERIENCE.  
**PATENTS**  
TRADE MARKS, DESIGNS, & C.  
COPYRIGHTS & C.  
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain, free, whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Oldest agency for securing patents in America. We have a Washington office. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the  
**SCIENTIFIC AMERICAN,**  
beautifully illustrated, largest circulation of any scientific journal, weekly, terms \$3.00 a year \$5.00 six months. Specimen copies and HAND BOOK ON PATENTS sent free. Address  
MUNN & CO.,  
361 Broadway, New York.